

Journaliste, porte-parole politique et spécialiste en communication de crise tout à la fois: Alain Raviart

L'enthousiasme comme dénominateur commun

Quel est le fil rouge entre un passé journalistique à RTL-TVI, un poste de porte-parole pour Joëlle Milquet et une carrière naissante de consultant en communication de crise?

L'enthousiasme contagieux d'Alain Raviart. "C'est l'humain qui me passionne. Au fond, je reste journaliste."

JOHAN DE CROM

"En tant que porte-parole politique, il faut savoir relativiser la valeur de la nouvelle que l'on apporte. J'appelais parfois des journalistes pour leur dire qu'ils ne devaient pas venir à la conférence de presse. C'est ce qui a fait qu'ils étaient toujours là quand c'était important."

Alain Raviart, aujourd'hui consultant indépendant, a créé sa société KO Communications en février. Ce bureau de communication de crise est un partenariat entre lui-même et l'agence de publicité McCann Eriksson. Jusqu'en novembre 2008, Alain Raviart dirigeait la communication du cdH et était porte-parole personnel de sa présidente Joëlle Milquet. Avant d'occuper ce poste huit ans durant, il passa huit autres années comme journaliste à RTL-Tvi, travaillant sur les sujets les plus divers. "J'ai fait les sports, la politique, le judiciaire, le national et l'étranger. J'ai fait passer des interviews à Washington mais aussi rue de la Loi", explique Alain Raviart. Ces yeux brillent quand il en parle. "C'était l'habitude à RTL-Tvi d'aller un peu partout, personne n'avait de véritable spécialité. Ça m'a donné la chance de toucher à beaucoup de choses et l'effet sur moi a été très positif, bien que selon moi arrive un temps auquel il faut se trouver un intérêt personnel. Pour moi, cela a été la politique nationale."

La vocation journalistique d'Alain Raviart était inscrite dans les astres. "Mon père disait toujours que j'étais né avec un micro, et c'est vrai. Enfant, j'imitais tout le temps les journalistes à la télévision et j'interviewais mes parents et mes amis. C'est vrai que c'était assez idiot, mais quoiqu'il en soit il était logique que par après j'aie étudié le journalisme à l'ULB. J'ai fait mon stage à RTL et j'y suis resté huit ans."

Qu'est-ce qui vous motivait le plus dans le journalisme?

Raviart: "La relation humaine. En tant que journaliste on se retrouve en contact avec une foule immense de gens et c'est extrêmement passionnant d'entendre à chaque fois une histoire différente, d'écouter ce qui fait bouger les autres. Je trouve dommage que les journalistes aient de moins en moins de temps à consacrer à ces contacts. Ils ont un entretien à 11h et à 13h ils doivent à nouveau être ailleurs, ça ne favorise pas la qualité. On le voit aussi dans les sujets au journal, ils sont de plus en plus courts. Le journaliste est aujourd'hui producteur: il passe plus de temps à monter et ajouter lui-même de la musique à une interview qu'à mener un entretien dans les règles."

En quoi étiez-vous bon?

Raviart: "Ma meilleure qualité était et reste mon enthousiasme. Aller avec énergie à la rencontre du nouveau. Mais la principale qualité d'un bon reporter télé ou radio reste de 'savoir écrire'. Votre voix peut sonner magnifiquement, on est trahi si le texte n'est pas bon. Mais c'est très bien aussi de savoir donner vie au texte en le prononçant."

Que vous reste-t-il comme souvenir?

Raviart: "L'affaire Dutroux, que j'ai suivie moi-même, m'a réellement marqué. Quand je vois le père de Julie, Jean-Marie

Lejeune, je fonds en larme à chaque fois. Mais le travail de journaliste procure parfois beaucoup d'amusement aussi. Quand Frank Vandembroucke a annoncé son retour à la politique nationale lors d'une conférence de presse, après qu'il ait brûlé de l'argent dans l'affaire Agusta et soit parti étudier en Angleterre, le président Louis Tobback a donné la parole aux journalistes. Nous pouvions poser des questions. J'ai alors simplement demandé: "Comment ça va, monsieur Vandembroucke?". On a cru à du cynisme de ma part. Tobback était furieux, alors que c'était juste une question polie." (*éclat de rire*)

"Le jeu entre communication vers les médias et les campagnes publicitaires vers la clientèle représente un trou sur le marché. J'ai pu le remarquer au cours de la crise politique."

Pourquoi être passé à la politique?

Raviart: "La demande venait de Joëlle Milquet elle-même, qui cherchait un porte-parole. Tout le monde m'a pris pour un cinglé quand j'ai accepté, mais j'ai suivi mon instinct. Au bout de huit ans de journalisme, j'y voyais un nouveau défi. Joëlle Milquet avait une vision politique claire et j'avais une idée bien précise de la façon de mener la communication. Je voyais comment je pouvais la compléter ainsi que le PSC (Parti social-chrétien, aujourd'hui cdH). J'ai revendiqué et je revendique toujours mon indépendance et j'ai dit que je ne prendrais de carte à aucun parti. Je suis un athée convaincu qui a travaillé pour un parti chrétien."

Y avait-il quelque chose à changer? Votre engagement était-il assorti de conditions de votre part?

Raviart: "Un changement de nom était devenu nécessaire et j'ai perçu cela comme un défi. L'heure n'était plus aux partis construits autour d'une confession. Savez-vous qu'au Portugal les noms de parti politique ne peuvent comporter aucune référence religieuse? Je trouvais ça normal, il s'agit de choses qui doivent être tenues séparées. Les oppositions politiques en Belgique ne reposent plus sur cette ligne de démarcation, je trouvais donc également que le PSC devait s'adapter à cette nouvelle époque et se profiler différemment. Le PSC est alors devenu cdH ou centre démocrate Humaniste. J'ai insisté pour que le parti ouvre les dossiers éthiques. Si le parti est contre le droit à l'adoption pour les homosexuels, c'est son droit le plus strict, mais il faut dire alors qu'on peut comprendre

que les homosexuels aient ce désir plutôt que de répondre platement 'non'."

N'est-ce pas hypocrite? Dire qu'on comprend leurs droits mais ne pas les défendre?

Raviart: "Non, pas selon moi. Il s'agit d'exprimer son opinion tout en respectant les sentiments d'autrui. Je trouvais important de rendre le cdH plus moderne sur ce plan et j'espère y avoir contribué."

Vous n'étiez pas seulement porte-parole de Joëlle Milquet mais aussi directeur de la communication du cdH. Comment la communication a-t-elle changé avec vous à sa tête?

Raviart: "Je pense que la relation avec la presse s'est surtout améliorée, logiquement puisque je sais comment m'y prendre avec elle. Le principe cardinal pour moi est de ne jamais mentir. Je ne dirai pas tout en toutes circonstances, mais pas un seul journaliste ne pourra dire que je lui ai menti durant toutes ces années. Deuxièmement, je sais relativiser la valeur de ce que l'on veut communiquer en tant que parti. Je n'écrivais pas un communiqué sur chaque petite chose, sinon on finit par ne plus être lu. Je ne communiquais que lorsque je présumais que la presse serait intéressée. A l'arrivée, nous parvenions toujours à obtenir l'attention de la presse quand il le fallait vraiment. Il m'arrivait parfois d'appeler des journalistes: "Pas besoin de venir aujourd'hui, j'enverrai le communiqué de presse." Dans tous les autres cas ils sont fidèles au poste."

"Je suis un athée convaincu qui a travaillé pour un parti chrétien."

"J'ai aussi toujours tâché de maintenir une ambiance cordiale. Je ne défends pas à tout prix ce que je souhaite communiquer comme le ferait un lobbyiste, par la ruse. Non, si l'intérêt n'y est pas, il n'y est pas, même de la part de bons amis. Autre principe sacré: je ne m'acharnerai pas à discuter avec un journaliste pour le convaincre. S'il voit la chose autrement, c'est comme ça. Si quelqu'un écrit quelque chose de faux dans le journal, je lui en parlerai certainement, d'une manière normale. S'il refuse d'admettre son erreur, alors j'insisterai. Mais c'est arrivé cinq fois tout au plus. C'est très peu en cinq ans de temps."

Vous avez donné votre démission au cdH en novembre.

Vous aviez d'autres projets?

Raviart: "J'avais bien vaguement en tête l'idée de créer moi-même un bureau de communication de crise, mais ce n'est pas

ce qui a motivé mon départ. La vérité est que j'avais donné tout ce que j'avais à donner. Un responsable presse doit être disponible en permanence et les périodes avant les élections sont vraiment épuisantes. Au bout de huit ans, les effets finissent par se faire sentir et la crise politique qui a suivi les élections de 2007 était très fatigante. J'ai aussi la garde alternée de mon fils de quatre ans, Romeo, qui est chez moi une semaine sur deux, et je ne veux pas passer à côté de ça."

Que faites-vous exactement avec KO Communications?

Raviart: "Avec KO Communications, nous assurons avec une équipe de cinq personnes au plus la communication de crise au sein des entreprises privées, des institutions telles que partis politiques et ministères, du sport et des syndicats. Le mot crise ne signifie pas qu'il doive y avoir des problèmes avant que nous intervenions, mais indique une urgence. Et eu égard à la rapidité des moyens de communication modernes et celle avec laquelle nous voulons communiquer aujourd'hui, la communication de crise est une chose presque quotidienne."

"J'assure pour ma part les relations avec la presse et la communication tandis que mon associé Alain Van den Eynde et son équipe, chez McCann Eriksson, se spécialisent dans les campagnes publicitaires. Nous avons à la fois des solutions pour toucher les médias, les clients et l'opinion publique. J'ai pu remarquer pendant la crise politique qu'il existait un trou sur le marché en la matière."

Votre carrière fait parfois penser à celle d'Alain Gerlache, plusieurs années journaliste pour la RTBf puis porte-parole du Premier ministre Guy Verhofstadt. Lui en revanche est revenu au journalisme et est devenu directeur de la RTBf.

Vous voyez-vous retrouver un jour le journalisme? Trouvez-vous cela possible d'un point de vue déontologique?

Raviart: "J'ai toujours insisté sur mon indépendance, donc je n'y vois aucun problème et je n'ai jamais vu Alain Gerlache prendre une quelconque position. Quant à savoir si la déontologie le permet, cela dépend de la sérénité de la personne en question, davantage que de son passé. Mais je ne me vois pas interviewer Joëlle Milquet ou Didier Reynders. Il faut se mettre à leur place: voudraient-ils se confier à moi?"

Et? Un retour est-il possible?

Raviart: "Ce n'est évidemment pas à l'ordre du jour, mais je n'exclus jamais rien. Quand deux avions ont transpercé le World Trade Center le 11 septembre, je voulais prendre le premier vol pour New York plutôt que de partir en voiture pour le cabinet. Vous le savez comme moi: quand on est journaliste, on l'est pour toujours." 